

L'Instance Monde dans le discours des enfants : rêves d'adultes ?

Je est un Autre, avril 2005

Des enfants parlent.
Des adultes les écoutent.
Que disent-ils ?
Qu'entendent-ils ?
Mensonge ou réalité ?
Affabulation ou vérité tronquée, maquillée, embusquée ?
Lucidité de poète ou malentendu ?
Et si l'essentiel de ce que perçoit l'adulte était ailleurs ?
Dans la projection ?
Dans le miroir ?

Et si le rêve de l'adulte, sa représentation d'une pensée enfantine en phase directe avec la réalité du monde, lui était indispensable pour soutenir son projet éducatif ?

Toute puissance et banalité

Pris la main dans le sac ou plutôt le poing sur la joue du copain, le gamin nie encore. Image stéréotypée de cour d'école où la joyeuse énergie de nos élèves s'exprime parfois avec la même évidence tranquille que le déni qui suit. Certes, on peut imaginer que l'enfant qui ment si effrontément espère encore le secours d'une aide « naturelle », puisque aussi bien, nul ne l'ignore aujourd'hui, nos petits vivent, et malheureusement de plus en plus longtemps, dans une sorte de monde magique, la toute puissance fantasmatique identifiable, pour le coup, à la force miraculeuse qui viendra les tirer d'une si mauvaise posture. Par le biais des parents, monstrueuses excroissances de leur moi, elle montre très souvent de quoi elle est capable pour satisfaire sur-le-champ des désirs aussitôt exprimés.

Mais ils savent aussi mentir de manière plus subtile, plus déguisée. Et pourquoi ne le sauraient-ils pas ? Il ne reste que les angélistes de tout poil, - et les mères (voir à ce propos l'ouvrage édifiant d'Aldo Naori, *Les pères et les mères*¹) pour être convaincus une bonne fois pour toutes qu'il faut absolument « croire en la parole des enfants ». Et n'allez pas tenter de leur démontrer qu'ils pourraient peut-être réviser un jugement que tout professionnel de l'enfance fait voler en éclats, pour peu qu'il ait un soupçon d'expérience. Inutile. Voici une foi indéboulonnable.

« *Tiens, dit Catherine, la maîtresse des CM2, Julien n'est pas là ce matin ?*
- *C'est drôle, maîtresse, moi je l'ai vu, Julien, dans la cour, ce matin. Je lui ai même causé. Hein Marine, toi aussi tu l'as vu ? dit Stéphanie.*
- *...euh, ouais.*
- *Et pis les autres aussi. Hein Kevin ?*
- *Oui. »*

Plusieurs enfants interrogés confirment aussi les dires de Stéphanie. La maîtresse, inquiète, charge ses élèves d'un exercice écrit, et court dans le bureau prévenir les parents de Julien d'une fugue éventuelle.

« Je serais bien étonnée que vous l'ayez vu dans la cour ce matin, répond la mère au téléphone, il est au lit depuis hier soir avec 40 de fièvre ! »

Cette parole d'enfants, porteuse des mêmes capacités à se mouvoir dans le mensonge que celle de l'adulte, est pareillement porteuse d'un narcissisme qui ne demande qu'à s'exprimer dans le miroir aux alouettes que nous offrent nos cirques modernes, ces reality-shows, manifestations caricaturales d'une sincérité qui ne dévoile, avec faste, paillettes et projecteurs, que l'obscénité du banal, confirmant ainsi tout un chacun dans la certitude de son héroïsme.

Abdel, 10 ans, écrit à son correspondant japonais : « Je suis très beau. Un vrai séducteur. Dès que j'ouvre la bouche, les gens rient. Je suis le tombeur de toutes les filles de la classe. » Et peu importe, au fond, que la réalité, vue par les adultes, enseignantes que nous sommes, soit aux antipodes de cette vision-là ! Le serait-il – séducteur, boute-en-train, tombeur – que rien qu'à la façon dont il en parle, avec tant de certitudes, tant de totale assurance dans la suprématie des valeurs auxquelles il se réfère, nous en resterions tout autant sans voix...

Un parler vrai

Dans le débat qui oppose les partisans farouches du vieil adage « La vérité sort de la bouche des enfants » à ceux qui le considèrent avec plus de circonspection, débat dont l'actualité offre de nombreux exemples, on peut comprendre – sinon admettre – la position des premiers, recrutés le plus souvent parmi les parents identifiés à leurs enfants ou projetés dans leur avenir.

Mais pour quelles raisons obscures la parole des enfants exerce-t-elle bien souvent sur les adultes que nous sommes, une fascination telle que, même ceux qui sont accoutumés pourtant de mille manières à les voir se satisfaire d'une vérité toute « subjective », se retrouvent bien souvent contraints de se faire violence, de s'obliger à la réflexion pour ne pas lui accorder d'emblée et comme naturellement une confiance aveugle ?

Nombreuses sont les analyses qui tentent d'inscrire dans l'histoire cet intérêt relativement nouveau pour le discours infantin. En effet, depuis toujours méprisée parce qu'émanant d'êtres considérés comme inaccomplis, elle prend, aujourd'hui, le devant de la scène. Juste retour du balancier : à l'avoir trop peu écoutée dans le passé, voici que l'on se sent obligé, poussé par la culpabilité, de lui prêter aujourd'hui une oreille complaisante sinon attentive. La culpabilité est renforcée d'ailleurs par l'extrême angoisse de passer à côté et donc de se faire complice par notre aveuglement, de ce qui nous terrifie le plus actuellement : la pédophilie.

Ceci étant, je crois que si la parole des enfants nous fascine, tous autant que nous sommes, y compris nous, enseignants, accoutumés à y déceler la part d'affabulation, c'est parce qu'elle *est* fascinante.

Elle nous fascine parce que, non encore entravée par les codes sociaux, oui, elle dit une vérité. Une vérité crue, nue. Une vérité qui ose encore, se livre, ignorante du cadre comportemental que la politesse, la bienséance et la culture de manière plus générale ont

élaboré. Habitus salutaires destinés à permettre aux pauvres humains que nous sommes de ne pas céder aux forces archaïques qui nous habitent, et de nous côtoyer – à peu près-harmonieusement.

Novembre. Retour de vacances. Depuis début septembre, je tente, avec plus ou moins de bonheur, de récupérer chez certains enfants l'argent correspondant au coût des fournitures scolaires que la coopérative a achetées pour les élèves.

« Thibault, as-tu montré à ta maman le mot que je t'ai donné hier ?

- Oui.*
- Alors ?*
- Alors, rien.*
- As-tu dit à ta maman qu'il faudrait qu'elle règle maintenant les dix euros qu'elle doit à l'école ?*
- Oui.*
- Alors, qu'a-t-elle dit ?*
- Elle a dit : « Ils nous embêtent ceux-là ! »*

Cette vérité-là, livrée dans toute sa crudité – sa cruauté parfois - peut nous agacer, nous faire sourire, elle n'en force pas moins notre curiosité, notre étonnement, voire notre envie de faire sauter le cadre à notre tour pour céder au désir de dire nous aussi les choses, telles qu'elles sont, sans ambages.

Certes, nous savons bien que cette parole prend parfois des détours surprenants, mais nous sentons que, même déguisée, même cachée, manipulée par l'adulte ou prise à contre-pied d'une réalité trop évidente, elle porte en elle, toujours, une parcelle de vrai que nous tentons, souvent en vain, de capturer. Nous savons que toute parole est un dire qui se cherche, partiel et subjectif, et qu'il est à décoder, à interpréter souvent comme l'expression d'un désir, d'une souffrance, d'un malaise, d'un rêve ou encore d'une représentation aux contours flous qui oscille entre réel et imaginaire, deux univers que l'enfant dissocie souvent mal.

Et puis les enfants, souvent, disent des choses qui nous plaisent, qu'on entend et qu'on se répète dans la salle des maîtres avec délectation. Des paroles qui ressemblent aux bons mots que nos amuseurs publics s'évertuent à inventer avec tous les artifices d'une rhétorique alambiquée et qui se veut naïve. Les mots des enfants sont dits sur le ton de l'évidence qui s'étonne de faire sourire.

Un enseignement de turc est proposé aux enfants originaires de cette culture. Formulaire d'inscription en main, je passe de classe en classe pour recenser ceux dont les familles sont intéressées. Invariablement je pose la question : « Y a-t-il des enfants turcs ou d'origine turque dans cette classe ? »

Au cours préparatoire, Aurélie, petite fille blonde, au teint clair et aux yeux bleus, me demande, sans la moindre once de malice dans la voix : « Moi, je sais pas si je suis un enfant turc. »

Le monde entier dans son jardin

L'incapacité, ou tout au moins la difficulté à se défaire d'une auto-centration, dont leurs mots sont parfois marqués, fait peut-être écho en nous, à cette époque où le monde n'existait pas, hors notre perception, où l'univers entier : parents, frères et sœurs, jouets, chambre,

maison, jardin, gravitait en toute quiétude autour de nous, pour la satisfaction exclusive de nos besoins, de nos désirs...

Elles sont cinq petites demoiselles à parler en rond, dans la cour de l'école, comme les maîtresses un peu plus loin, elles se font face et devisent plaisamment. Il y a là deux ou trois élèves de ma classe, des « grandes » de CM2 et d'autres que j'identifie moins. Comme je passe à proximité, l'une d'elles m'interpelle et m'invite, ce faisant, à intégrer la cercle déjà constitué. Je me prête au jeu, entre dans le cercle qui se reforme aussitôt. A ma gauche, une toute petite me dit, de sa voix fluette :

« Je te connais toi, tu es la directrice, tu es madame Boncourt.

- Oui, et toi, qui es-tu ? »

Alors, bras tendu, elle désigne du doigt Coralie, l'une des grandes et elle répond avec la même jolie petite voix fluette mais pleine de conviction :

« Je suis la sœur de ma sœur ! »

Eclats d'humanité ?

La poésie que les enfants parfois produisent nous égare peut-être du côté d'un monde perdu où les barrières culturelles et linguistiques – la correction, dans tous les sens du terme - n'existaient pas encore et n'entravaient pas une création débridée.

Car il n'est pas rare que cette création poétique s'apparente à celle du poète, à cette parole qui le transcende, et dans laquelle on entrevoit, l'espace d'un moment d'émotion, quelque chose qui a à voir avec cette part d'humanité lumineuse...

Or, les poètes eux-mêmes ont parfois assimilé l'enfance à un état de grâce, touché par une magie fugitive que l'adulte a perdue mais dont il garde le souvenir. L'enfance est miroir d'un paradis enfui, comme en témoignent les textes de Baudelaire, Rimbaud, Supervielle... : "C'est peut-être l'enfance qui approche le plus de la "vraie vie" ; l'enfance au-delà de laquelle l'homme ne dispose, en plus de son laissez-passer, que de quelques billets de faveur ; l'enfance où tout concourait cependant à la possession, efficace et sans aléas, de soi-même. "²

L'enfant interrogé par le journaliste de France 2 sur ses premières impressions de collégien - il s'agit d'un élève de sixième - a le visage mignon qu'on aime à voir en la circonstance, s'exprime avec une diction parfaite et ne semble pas le moins du monde impressionné par la présence de la caméra, derrière laquelle l'observent, le sait-il ? des millions de téléspectateurs.

"Vous comprenez, dit-il, ici, au collège, les professeurs adoptent le vouvement avec nous. C'est une forme de politesse. C'est pour nous, les élèves, bien plus agréable que se faire tuter !"

Mais si la sensibilité de l'enfant est, dans nos représentations, corrélée à celle du poète, s'il arrive que leurs mots portent trace d'une créativité surprenante, c'est là bien souvent fait de hasard - car la poésie est un art, un travail dont la force et la richesse n'ont rien de fortuit...

Il n'empêche... La fascination perdure. A l'image de celle qu'éprouvait Breton, dont le souhait était de "rendre à l'homme un contact primitif avec le monde (...), un contact aussi intuitif, aussi frais, aussi direct que possible, (...) afin de conserver au monde la saveur que celui-ci offrait à son cerveau d'enfant".³

La fascination perdure pour ce rapport confiant au monde, teinté d'émerveillement, qu'on imagine moins distancié, en prise directe avec tout ce qui nous entoure et que cette parole nous laisse parfois entrevoir, porteuse encore, tout au moins dans notre imaginaire, d'un placenta originel, ou encore de poussière d'absolu dont il nous prend encore si souvent l'envie de rêver.

¹ Aldo Naori, *Les pères et les mères*, Odile Jacob, 2004.

² André Breton, *Manifeste du Surréalisme*, Idées, Gallimard, 1924, p. 74.

³ *Ibid.*, p. 120.